

Oublier soi-même

Combien de fois ai-je souhaité que Dieu Tout-Puissant m'enseigne — et enseigne à mes compatriotes — à nous oublier nous-mêmes lorsque les circonstances deviennent graves, lorsque les affaires se compliquent et que les problèmes se multiplient, lorsque enfin nos paroles et nos actes touchent à l'intérêt public.

Oublier sa propre personne dans de tels moments est la voie la plus sûre vers la sincérité du discours et de l'action, vers la pureté des intentions, vers le détachement des passions et des intérêts, et vers la préférence du bien et des espérances de la patrie sur nos propres désirs et avantages.

Le véritable courageux est celui qui sait se vaincre lui-même avant de songer à vaincre les autres ; celui qui sait maîtriser ses sentiments dans la joie comme dans la colère — sans excès, sans injustice, sans causer de tort à autrui, ni faire subir à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse.

Aujourd'hui que notre pays s'engage dans de grands événements et de vastes entreprises — une réforme qui veut être complète, profonde, attentive à tout — il convient que l'Égyptien sincèrement fidèle à sa patrie oublie son moi, ses intérêts, ses caprices, et consacre tout son cœur et tout son esprit au service de l'Égypte et au conseil loyal qu'exige sa rénovation.

Je dis cela après avoir lu plusieurs journaux français où j'ai trouvé des entretiens divers attribués à des Égyptiens : les uns s'efforcent de se disculper de toute accusation, les autres expliquent les événements actuels et leurs causes proches ou lointaines, d'autres encore décrivent nos ambitions, nos idéaux et les maux dont nous voulons nous libérer.

Tout cela serait excellent — si les intentions étaient pures, si les consciences étaient droites, si les âmes s'élevaient au-dessus des petites rancunes et si les cœurs se dégageaient des passions d'amour et de haine, de vengeance et de ressentiment.

Je tiens d'abord à dire que j'ai lu avec satisfaction les propos attribués au Commandant en chef et au Premier ministre : je n'y ai trouvé ni malveillance, ni exagération. Ces paroles n'accusent personne, ne nourrissent aucune rancune, ne cherchent ni vengeance ni intrigue ; elles exposent clairement les buts de la Révolution, les espoirs que le peuple y place, et la manière dont l'armée et le gouvernement entendent les réaliser. Il est juste que le monde extérieur comprenne ce que nous faisons : que notre Révolution ne souhaite de mal à personne, mais qu'elle exige seulement qu'on ne lui en fasse point.

Mais j'ai lu aussi d'autres déclarations dont j'aurais préféré que leurs auteurs fassent preuve de plus de réserve avant de les livrer aux journalistes étrangers : car, sans le vouloir, ils ont nui à leur patrie, et sans qu'il y eût pour cela la moindre nécessité.

Les Égyptiens savent bien que les événements de leur pays éveillent la curiosité des étrangers, et que la presse étrangère s'empresse d'y répondre en publiant tout ce qui lui parvient, sans prudence ni discernement, cherchant seulement à satisfaire la curiosité de ses lecteurs. Plus une parole paraît sensationnelle, plus elle attire. Il est donc du devoir des Égyptiens, pour eux-mêmes et pour leur pays, d'être vigilants, de se contenir, de se souvenir de l'Égypte — et de s'oublier eux-mêmes.

Je ne nie pas que l'époque qui précéda la Révolution fût pleine d'erreurs et de corruption. Mais ces fautes ne regardent que les Égyptiens. Elles ne concernent en rien les étrangers. Si quelqu'un détient la preuve d'un tort commis contre des individus ou la nation, qu'il s'adresse aux autorités

égyptiennes compétentes, qui jugeront et puniront selon la justice. Les étrangers, eux, n'ont aucun droit d'y intervenir — pas le moindre.

Et si un Égyptien se sent visé par le soupçon ou l'accusation, et souhaite laver son nom, qu'il le fasse devant ses compatriotes, dont l'estime lui importe et dont le jugement le touche. Les étrangers ne gagnent rien à savoir s'il est coupable ou innocent ; ils rapportent simplement ce qu'ils entendent, pour satisfaire la curiosité de leur public, peu soucieux du tort qu'ils causent à l'homme ou à sa patrie.

Le minimum que se doit un Égyptien, pour lui-même et pour son pays, est de ne jamais parler de l'Égypte à l'étranger qu'en bien, de ne jamais ternir son image, et de se souvenir que le regard des étrangers sur nous n'est pas empreint d'amour ni d'équité. Trop souvent ils nous prêtent des défauts qui ne sont pas les nôtres. Ne leur offrons donc pas, par nos maladresses, de nouveaux motifs de mépris.

Les étrangers savent que l'Égypte ne s'est pas soulevée par goût de la révolution ni par plaisir du tumulte, mais pour abolir l'injustice, établir l'équité, détruire la corruption et répandre la réforme. Ils connaissent les souffrances que nous avons subies et la décadence que nous avons combattue. Leurs ambassades observent nos faits et gestes ; leurs correspondants surveillent notre vie publique et transmettent à leurs journaux ce qu'ils veulent. Le moins que nous puissions faire, en les rencontrant, est de corriger leurs erreurs — non de les aggraver.

Quel bien pourrions-nous espérer en nous accusant les uns les autres, dans la presse étrangère, de corruption, de vénalité, ou de trahison ? Une telle conduite ne fait qu'assombrir l'image de l'Égypte tout entière et de ses enfants, qu'ils se présentent en héros ou qu'ils soient présentés comme coupables.

Je puis assurer mes lecteurs que je ne cherche ici ni à défendre un Égyptien contre un autre, ni à soutenir tel parti contre tel autre. J'ai pris l'habitude, lorsque je quitte l'Égypte, d'y laisser toutes ses querelles et ses divisions, et de ne me souvenir, au-delà de la mer, que d'une seule chose : que je suis Égyptien, rien de plus. Et lorsque je rentre, je retrouve le droit de discuter, de contredire, d'aimer ou de combattre — mais seulement à l'intérieur de nos frontières.

Les jours que nous vivons ne sont pas faits pour les rivalités ni pour les inimitiés : ils sont faits pour la coopération, pour servir la patrie, pour la conduire vers la dignité qu'elle réclame, la justice qu'elle désire, et l'honneur qu'elle mérite. Comment alors pourrions-nous non seulement nous quereller entre nous, mais encore transporter nos haines au-delà de nos frontières, devant un monde dont nous avons besoin de l'estime, du respect et de la confiance ?

Puisse chaque Égyptien se faire gardien de lui-même lorsqu'il s'entretient avec la presse étrangère, qu'il parle avec prudence de nos affaires politiques, sociales et économiques. Puisse l'opinion publique en Égypte savoir ce que certains de nos concitoyens disent à l'étranger, discerner ceux qui les trompent de ceux qui les servent, ceux qui sourient d'un visage clair mais cachent une âme obscure.

Et puisse enfin Dieu nous enseigner à oublier nous-mêmes : car dans l'oubli de soi, aux heures du devoir et du service public, réside le plus grand bien. Nul ne sert vraiment sa patrie, nul ne veille sincèrement à son salut, s'il se souvient de lui-même à chaque parole et à chaque acte.

Ṭāhā Ḥusayn
Al-Balāgh, 25 août 1952